Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 18 (1910)

Heft: 72

Artikel: La logique de l'ancien-catholicisme, ses développements et ses devoirs

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403767

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA LOGIQUE DE L'ANCIEN-CATHOLICISME,

SES DÉVELOPPEMENTS ET SES DEVOIRS.

Quoique l'ancien-catholicisme soit bien connu de nos lecteurs, il m'a semblé utile d'en résumer la portée et le but pour le nombreux public qui les ignore. On ne répète jamais trop ce qui n'est jamais assez étudié, *nunquam nimis dicitur quod nunquam satis discitur* (Sénèque).

1° On connaît le point de départ de l'ancien-catholicisme. Le pape Pie IX, poussé par les jésuites et soutenu par son régiment ultramontain, ayant voulu faire définir comme des dogmes, par le concile du Vatican (1870), sa propre infaillibilité et sa juridiction universelle sur toute l'Eglise chrétienne, les anciens-catholiques protestèrent et rejetèrent ces deux définitions. Pour justifier leur protestation et leur rejet, ils en appelèrent à l'Ecriture sainte, à la patrologie, à l'histoire de l'Eglise, au critérium catholique; ils montrèrent que les deux doctrines définies étaient contraires à l'exacte interprétation des textes scripturaires, et qu'elles avaient été combattues dans l'Eglise par nombre de théologiens éminents et de Saints. Le vrai dogme étant la doctrine enseignée par le Christ et *toujours* crue dans l'Eglise, *universellement* et *unanimement,* il était clair que les deux opinions susdites ne pouvaient être matière à une définition dogmatique : car les transformer en dogmes, c'eût été démontrer que le dogme n'était plus ni une doctrine enseignée par le Christ, ni une doctrine immutable, toujours crue dans l'Eglise universelle. C'était la ruine du système catholique.

Les anciens-catholiques ont voulu rester fidèles à la foi de l'Eglise catholique d'autrefois; voilà pourquoi ils se sont appelés « anciens-catholiques ».

On voit, par ce fait, que, si cette dénomination date du 18 juillet 1870, l'ancien-catholicisme même est bien antérieur, puisqu'il est le catholicisme même, tel qu'il a existé antérieurement. Et par ce mot « antérieurement » on a voulu, dès le principe, dire « anciennement ». Telle est la signification du mot « ancien-catholicisme ».

Connaissant à fond les principes, les us et coutumes, les ambitions surtout de la papauté et de la curie, les anciens-catholiques ne se sont pas fait un instant illusion sur la portée des nouveaux dogmes de 1870. Dès le principe, ils ont pris l'attitude qu'ils devaient prendre contre le fanatisme insensé des uns et contre la ruse perverse des autres; leurs actes ont toujours tenu compte de ce qu'exigeait, d'une part, la rouerie consommée des conseillers du Vatican, et, d'aute part, l'insanité, la puérilité de la théologie curiale. Ils leur ont sans cesse appliqué ce mot de Montesquieu : « Comme il y a une infinité de choses sages qui sont menées d'une manière très folle, il y a aussi des folies qui sont conduites d'une manière très sage. » Le pape prétend même que sa sagesse est infaillible; Pie X l'a bien montré par son Encyclique de Borromée contre la Réforme protestante et le modernisme! Réfuter les folles erreurs de Rome, et avertir les catholiques des périls que l'habileté vaticanesque faisait courir à l'Eglise, telle a été la principale tâche assumée par les anciens-catholiques dès leur entrée en campagne.

2° Les premières explications données ont montré que par « Eglise catholique ancienne » on a entendu l'Eglise des huit premiers siècles, ou plutôt l'Eglise des sept conciles œcuméniques, parce que, dans ces sept conciles, l'Eglise a été une malgré leurs nombreuses imperfections; parce qu'on n'y trouve aucune trace d'une papauté infaillible et toute-puissante; en un mot, parce que la dogmatique et l'histoire de ces sept conciles sont la réfutation évidente et péremptoire des prétentions de la papauté moderne en général et des faux dogmes du 18 juillet 1870 en particulier.

Il allait de soi qu'en faisant ainsi appel à l'Eglise des sept conciles œcuméniques contre la papauté faussement infaillible du 18 juillet 1870, les anciens-catholiques faisaient appel, en même temps et logiquement, à toutes les Eglises orthodoxes, dites orientales, toutes professant la foi définie dans ces sept

conciles et rejetant aussi la papauté prévaricatrice. Ainsi fut posée la question de l'union des Eglises en général, notamment de l'union de l'Eglise ancienne-catholique et des Eglises orthodoxes orientales.

En même temps, il fut déclaré expressément que cette union ne devait pas être une simple union sentimentale, mais qu'elle devait reposer sur l'identité de la foi : *unus Christus, una fides, unum baptisma.* La foi subjective ou intérieure n'étant pas constatable, il ne pouvait s'agir que de la foi objective ou du dogme; et par dogme, on entendit « ce qui a été cru partout, toujours et par toutes les Eglises particulières » *(quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est).* Ainsi fut posée, en même temps, la distinction entre le dogme et les spéculations théologiques. Et il fut bien remarqué que toutes les spéculations théologiques ne sont que des doctrines humaines; qu'elles ne peuvent jamais, comme telles, être confondues avec les doctrines divines ou dogmes; qu'étant purement humaines, elles sont libres de leur nature; que, dès lors, poursuivre l'union des Eglises dans les matières théologiques serait une chimère, d'ailleurs non désirable et même nuisible à l'Eglise et à la théologie, car la variété des opinions est une richesse de l'esprit humain et un stimulant pour l'éclaircissement des idées. Ainsi fut indiqué, dès le principe, le procédé à suivre pour arriver logiquement à l'union désirée. Si cette union n'a pas encore été réalisée, c'est que le procédé n'a pas été exactement pratiqué. Il est des esprits qui s'obstinent à confondre les dogmes avec les prétendues explications des dogmes, et qui paraissent tenir autant à celles-ci qu'à ceux-là, peut-être même davantage. Nous n'accusons pas les personnes, mais nous ne pouvons pas taire les défauts.

3° En se transportant ainsi sur le terrain des huit premiers siècles, l'Eglise ancienne-catholique n'entendait nullement se rendre solidaire de tous les faits et gestes accomplis par les Eglises particulières de cette période historique, encore moins épouser tous les débats, toutes les querelles, tous les points de vue des écoles théologiques et autres, toutes les théories émises alors, toutes les erreurs inévitables enseignées par des théologiens dont la science ne pouvait être qu'imparfaite, toutes les mesures disciplinaires prises par les Eglises particulières dans des temps passionnés, plus ou moins bouleversés, et sous des influences mondaines et politiques aujourd'hui inacceptables.

L'Eglise ancienne-catholique voulait conserver l'autonomie qui appartient de droit a toute Eglise orthodoxe particulière. Catholique dans son fond, dans sa foi et dans son critérium, elle voulait agir comme telle, selon tous ses droits et tous ses devoirs. Elle voulait donc être de son temps, respecter la science et les libertés de son temps, et vivre selon le droit commun des pays où elle était établie.

Ces déclarations ont été faites publiquement dès que l'Eglise ancienne-catholique a commencé à s'organiser.

4° Elle a dû s'organiser en Eglise particulière, parce que les évêques de l'Eglise romaine refusaient les sacrements aux adversaires des nouveaux dogmes romains.

Par cette organisation en Eglise autonome, les anciens-catholiques ne sont nullement sortis de l'Eglise catholique. Loin de là. Ils se sont constitués en Eglise particulière précisément pour continuer à être catholiques et pour mieux défendre le vrai catholicisme contre les nouvelles falsifications de la papauté. On peut même dire que les anciens-catholiques, en rompant forcément avec la hiérarchie romaine qui les excommuniait, n'ont pas rompu avec l'Eglise romaine elle-même : car la hiérarchie n'est pas l'Eglise. Toujours les anciens-catholiques ont respecté et aimé ceux des catholiques qui sont restés de bonne foi dans l'Eglise romaine, beaucoup d'entre ceux-ci ne croyant pas les nouveaux dogmes, mais ne voulant pas non plus sortir d'une Eglise dans laquelle ils étaient nés et dans laquelle on les laissait à peu près libres dans leur mutisme et leur abstention. Jusqu'à ces derniéres annnées, nombre de catholiques romains, dits libéraux ou modernistes, ont professé des doctrines anciennes-catholiques, sans toutefois vouloir prendre le titre d'anciens-catholiques, uniquement, disaient-ils, parce qu'ils voulaient rester dans l'Eglise romaine pour en mieux combattre les erreurs et le mauvais esprit. Cette attitude timide a toujours paru illogique aux anciens-catholiques, qui ont du moins l'avantage et la consolation d'avoir une Eglise particulière autonome, Eglise dont la catholicité est incontestable, la catholicité vraie ne consistant nullement dans la soumission à un pape anticatholique; tandis que les catholiques romains qui veulent être libéraux et modernistes malgré le pape, ont l'inconvénient d'être isolés et paralysés dans leur propre Eglise. Leur opposition contre les erreurs papales perd ainsi son effi-

cacité et manque de portée; tandis que celle des anciens-catholiques, plus ferme, laisse une trace et des résultats qui échappent à la censure et à l'anathème du pape. C'est, du moins, notre conviction. Nous respectons nos frères restés dans l'Eglise romaine, bien que nous les trouvions illogiques; mais nous réclamons d'eux le même respect, même s'ils nous trouvent illogiques.

Ce point est si important que j'insiste auprès de nos frères, les modernistes. J'ai déjà parlé d'eux plusieurs fois dans cette Revue, essayant de définir leurs aspirations, leurs visées, leurs doctrines, et surtout indiquant comment, si entre eux et nous il existe des points communs, il existe aussi d'autre part de graves divergences. Nous ne saurions être confondus les uns et les autres.

Mais nous ne saurions non plus nous anathématiser les uns les autres. Nous sommes séparés les uns des autres sur deux points principaux, et sans aucun orgueil, nous croyons pouvoir affirmer que la supériorité de l'ancien-catholicisme sur le modernisme est frappante : 1° en ce que les modernistes manquent de critère, 2° en ce qu'ils cherchent à se passer d'organisation. Les anciens-catholiques, au contraire, ont une règle claire et une organisation précise. Les modernistes, dans les questions de dogme, vont à l'aventure et dépassent généralement la juste mesure; ils ne savent pas distinguer les vrais dogmes primitifs, les vrais enseignements du Christ, et les spéculations théologiques dont ils sont l'objet; une grande confusion règne dans leurs prétendues explications; aussi manquent-ils d'unité entre eux et flottent-ils à tout vent de doctrine, chacun soutenant qu'il a raison au nom de la science et chacun étant réfuté par son voisin aussi au nom de la science. Les anciens-catholiques, avec le critérium catholique, si précis, si simple, si facile à expliquer, ne sont pas exposés à violer le dogme; toutes leurs divergences, quand ils en ont entre eux, portent sur les explications théologiques, et ici il n'y a aucun péril, du moment que les dogmes du Christ sont saufs.

L'autre défaut des modernistes, c'est qu'ils n'ont pas d'organisation ecclésiastique. Ils ne sont que des individualités isolées, dont Rome fait une bouchée dès qu'il lui plaît. Le pape les excommunie et les anathématise l'un après l'autre, et chaque feuille emportée par le vent va se perdre dans quelque coin

solitaire où elle est vite desséchée. Les anciens-catholiques, au contraire, tout en restant dans l'Eglise catholique universelle, ont leurs évêques, leurs synodes, leurs paroisses; ils font corps contre les attaques de Rome, et la solidarité qui les lie les sauve d'un individualisme impuissant et stérile.

Ce sont là des avantages supérieurs, soit en logique, soit en pratique.

5° Cet état de choses a forcé les théologiens, soit de l'Eglise ancienne-catholique, soit de l'Eglise romaine, à étudier plus profondément l'ancienne Eglise et notamment l'Eglise primitive. Ces études, activées aussi par le zèle des théologiens protestants, ont été poussées très loin et ont mis en meilleure lumière les ouvrages des Pères et des anciens théologiens, les débats et les décisions des conciles, le sens exact d'une quantité de choses que Rome avait réussi à obscurcir et même à falsifier. Une grande partie des falsifications romaines est aujourd'hui palpable; nous n'en avons pas encore établi le bilan complet, mais ce travail sera fait.

Cette connaissance nouvelle des erreurs enseignées par la papauté au moyen-âge et dans les temps modernes, a déterminé les anciens-catholiques à les répudier, comme ils avaient déjà répudié les faux dogmes du 18 juillet 1870. C'est ainsi que peu à peu l'ancien-catholicisme, qui, au début, n'avait guère été qu'une dénégation des erreurs du concile du Vatican, est devenu aussi une dénégation de *toutes les erreurs papales,* en remontant du Concile de Trente jusqu'au IVe Concile de Constantinople (869), et même au delà. Tous les conciles moyen-âgesques que Rome appelait et appelle encore œcuméniques, n'ont été que des conciles « occidentaux » tenus sous la pression de la papauté, et tous violant à qui mieux mieux le critérium catholique pour mieux assurer l'autocratie papale. Toutes ces prévarications sont aujourd'hui constatées et démontrées; en sorte que le fameux colosse papal apparaît maintenant ce qu'il est, avec ses pieds d'argile et ses prétentions trompeuses.

6° A mesure que ces études se poursuivaient, apparaissaient plus clairement les procédés employés par Rome pour fabriquer ses dogmes et pour les imposer à la croyance des trop naïfs fidèles. La découverte de ces procédés a démontré la violation du critérium catholique et la transformation de la notion du dogme, à peu près dans toutes les écoles théologiques soumises

à l'influence de la papauté. Les anciens-catholiques ont rétabli la vraie notion du dogme, et sa distinction d'avec les simples spéculations théologiques; ils ont rétabli en même temps la pratique du critérium catholique contre le fameux magistère romain, qui n'est que l'arbitraire du pape érigé en machine dogmatique. Pendant que les théologiens papistes voulaient faire croire au monde chrétien que toutes les définitions des papes sont *ipso facto* des dogmes divins révélés par J.-C., les théologiens anciens-catholiques ont rétabli l'importante et capitale distinction entre les véritables enseignements du Christ, d'une part, et les explications humaines des théologiens, d'autre part. De là est apparue la nécessité de revenir aux seuls vrais dogmes chrétiens, les enseignements du Christ, et de les dégager des additions introduites dans le « dépôt de la foi », additions non seulement subreptices et illégales, mais souvent aussi erronées.

Rome voit très bien que cette distinction ne peut que démasquer sa fausse théologie et conduire à la ruine de tout le système papal; aussi la combat-elle *per fas et nefas* et revendique-t-elle par toutes les spéciosités possibles un prétendu droit d'évolution, sous lequel elle essaie de faire passer un droit de transformer en dogmes toutes les contradictions et toutes les opinions qu'elle juge utiles à son autocratie.

7° A cette falsification du dogme par Rome, à cette nécessité pour la papauté d'émettre à l'appui de ses innovations des thèses théologiques toujours de plus en plus irrationnelles et antiscientifiques, les anciens-catholiques opposent la nécessité de reviser tous les prétendus dogmes romains, de faire l'analyse et d'établir le bilan de chacun, donc de réformer toute la théologie papiste. Cette entreprise, non contre le vrai dogme, mais contre la fausse théologie qui compromet le vrai dogme, est moins gigantesque qu'elle ne paraît, en ce sens que déjà une quantité de matériaux sont amassés, et que, chaque jour, s'échappent, de toutes les bibliothèques et de toutes les archives, de nombreux documents qui tendent à montrer ce qu'a été la foi de l'ancienne Eglise, par quels moyens de faux systèmes théologiques ont été adoptés dans les écoles, et enfin sur quelles bases futiles repose tout cet échafaudage, qui n'est majestueux qu'en apparence et dont la force n'est que subtilité.

8° Est-ce là toute l'œuvre projetée par les anciens-catholiques? Non. Ils ont des ambitions chrétiennes plus complètes encore.

Jusqu'à présent ils ont prêché l'union des Eglises et se sont efforcés de la réaliser : 1° par le rétablissement du critérium catholique; 2° par l'élimination de quelques faux dogmes qui s'étaient introduits dans plusieurs Eglises particulières, grâce à l'oubli et à la violation de ce critérium; 3° par la remise en lumière de quelques notions capitales, qui étaient en train d'être altérées sous l'influence néfaste de la papauté romaine.

Les anciens-catholiques ont commencé par rétablir le critérium dogmatique de l'ancienne Eglise, parce que ce critérium est la clef de toute réforme doctrinale qui veut se faire légalement, ecclésiastiquement et exactement. Le témoignage unanime, universel et constant que rendent les Eglises particulières lorsqu'elles attestent leur foi, c'est-à-dire le fait de leur croyance ou de leur non-croyance à telle doctrine précise, ce témoignage, dis-je, lorsqu'il est librement rendu, est certes la plus haute garantie d'inerrance que l'on puisse exiger en matière d'histoire. Effectivement, lorsqu'on demande aux Eglises si, oui ou non, elles ont toujours cru que telle doctrine faisait partie du dépôt de la révélation du Christ, et lorsque toutes répondent unanimement qu'elles ont toujours admis ce fait, ce fait ainsi affirmé est manifestement certain, et l'on peut dire, en ce cas, que la croyance en question remonte bien jusqu'au Christ et qu'elle a toujours fait partie de son enseignement. Ainsi a procédé l'ancienne Eglise lorsqu'elle a voulu distinguer le dogme enseigné par le Christ et les explications qui en ont été données par les diverses écoles de théologie. Donc, voulant reprendre et remettre en pratique cette distinction importante, les anciens-catholiques, pour éviter l'arbitraire des écoles et la tyrannie des papes, devaient reprendre l'usage de cet instrument, de ce critérium, pour mener à bonne fin la réforme doctrinale catholique; et c'est ce qu'ils ont fait.

9° Une fois en possession de cette règle, que l'ambition et la ruse romaines avaient soigneusement écartée pendant le cours du moyen-âge et surtout aux Conciles de Trente et du Vatican, ils l'ont appliquée aux points en litige entre les Eglises. Le vieux débat entre les Orientaux et les Occidentaux sur le *filioque* a été aussitôt dirimé. Il ne s'agissait pas de savoir si

cette expression exprime une erreur ou une vérité, mais seulement si ce mot a été *légitimement* introduit dans le symbole œcuménique de la foi. Il n'a pas été difficile de répondre négativement, et aussitôt les anciens-catholiques ont repris le texte authentique de ce symbole en supprimant cette addition illégale. Restait à savoir si, de fait, la doctrine contenue dans cette expression avait été enseignée comme de foi par toutes les Eglises particulières déjà avant son introduction dans le symbole. Or, ici encore, il n'a pas été difficile de constater que cette doctrine a été admise par tels théologiens et rejetée par tels autres; donc, qu'elle n'avait pas pour elle le témoignage « universel, constant et unanime » requis pour faire partie du dépôt de la révélation chrétienne. Et dès lors, cette doctrine ne peut pas être tenue pour un dogme; elle reste donc une opinion théologique libre, en ce sens que l'on peut dire, sans être hérétique, ou que le St. Esprit procède du Père et qu'il est l'Esprit du Père, ou qu'il procède aussi du Fils et qu'il est aussi l'Esprit du Fils. Reste à éclaircir le mot « procéder ».

Un autre point en litige a été le prétendu dogme de la *transsubstantiation* eucharistique. Les anciens-catholiques, pour le mettre au clair, ont procédé de même. Ils ont demandé si ce terme avait été enseigné dans l'ancienne Eglise; la réponse a été manifestement négative. Ils ont demandé ensuite si la chose, la doctrine exprimée par ce terme, avait été professée universellement, unanimement et constamment dans les Eglises orthodoxes particulières. C'était une question de patrologie. Les Pères ont été consultés. Il a été constaté, textes en main, que les uns ont repoussé cette doctrine comme matérialiste et erronée, et que d'autres, dans des discours destinés à exciter la piété des fidèles, les ont pressés ardemment de « changer » leur vie coupable, de la « diviniser » en se divinisant eux-mêmes par la manducation de la chair divine du Christ, lequel a ordonné en effet de manger sa chair, etc. Sans entrer dans la question de fond et d'exégèse (qui est très simple), et en se bornant à la simple question du fait de la croyance ou de la non-croyance, il a été évident, par la simple citation des textes, que le témoignage universel et constant faisait défaut. Donc la transsubstantiation n'est pas un dogme, mais une opinion libre, rejetée comme grossière et répugnante par les uns, admise comme pieuse par les autres.

Chaque dogme peut ainsi être soumis au même examen.

10° En outre, les anciens-catholiques ont travaillé à l'union des Eglises dans l'unité de la foi *(una fides)*, par le rétablissement de plusieurs notions fondamentales, que nombre de théologiens ont mal exposées, mal expliquées, pour ne rien dire de plus, et qui étaient en train de tourner à l'erreur.

Par exemple, la notion de l'Eglise est devenue chez les théologiens romains la notion de la hiérarchie ou de l'Eglise enseignante; le reste n'a plus été que l'Eglise enseignée, la partie très secondaire, celle qui n'a plus de droits, mais seulement des devoirs, le devoir de croire aveuglément, d'obéir passivement et de payer largement. Définir l'Eglise comme autrefois une république *(respublica christiana)*; n'admettre qu'un seul chef de l'Eglise, le Christ; professer que les fidèles par leur baptême participent à la vie du Christ, à son sacerdoce, qu'ils sont, eux aussi, des gardiens de sa doctrine et de ses sacrements, etc., tout cela n'est plus que vieux jeu à Rome et dans les Eglises qui suivent Rome. La nouvelle théologie a changé cela et mis le cœur à droite. La tête est le pape et le pape seul; le cœur c'est, pour les uns, encore le pape, pour d'autres Marie; etc. Hélas! il n'est que trop visible que, dans cette Eglise, les fidèles et surtout les prêtres et les évêques ne sont plus guère que des *machines* ou des *révoltés*. Il n'est que trop visible que Rome a faussé l'autorité en tuant la liberté; qu'elle a faussé l'unité en étouffant la variété; qu'elle a imposé ses dogmes à elle, en éliminant la science.

Or, les anciens-catholiques ont rétabli la définition primitive de l'Eglise et rendu aux fidèles et aux prêtres leurs droits, en rappelant aux évêques leur modeste et belle origine, et au pape la sienne (simple évêque de Rome). Ils ont revendiqué et concilié la liberté dans l'autorité, la variété dans l'unité, la science dans l'explication des dogmes.

Ils ont rétabli du même coup les notions de *hiérarchie*, d'*épiscopat*, de *presbytérat*, et aussi l'importante notion du *concile œcuménique*, qu'on était en train de confondre avec la notion de l'Eglise. Et la notion de l'*autorité* dans l'Eglise, qui devenait de plus en plus absolue et tyrannique, au détriment de celle du seul Maître, le Christ. Et la notion du *dogme*, qui était déjà complètement dénaturée et dans laquelle on englobait déjà les notions des faits dits dogmatiques, des *proxima fidei*,

des théologoumènes, de la foi latente, de la foi implicite, etc. Et la notion du *sacrement,* qui devenait la cause instrumentale de la grâce, et celle-ci le produit de l'*ex opere operato.* Et la notion du *sacerdoce,* qui tournait, dans beaucoup d'esprits, à la notion d'un pouvoir magique, transformant le prêtre en homme à miracles, comme si le Christ, l'éternel et l'unique Pontife, n'était plus ni vivant ni présent là où plusieurs fidèles sont réunis en son nom.

Bref, ces notions capitales que de nombreux théologiens faisaient dévier et qui sont loin d'être partout délivrées des sophismes qui les étreignent, ces notions, dis-je, sont l'objet d'études suivies et méthodiques chez les anciens-catholiques.

Il en est d'autres, comme la notion eschatologique, qui ont été à peine touchées jusqu'à présent, mais qu'il faudra bien aussi examiner et éclaircir. Je ne saurais les indiquer ici. Les théologiens de profession en ont le sentiment, ceux qui ont une idée exacte de la théologie scientifique comprennent ce que sera la seconde partie de la tâche de l'Eglise ancienne-catholique, sa seconde étape dans la voie d'honneur et de lumière où elle est entrée. Hélas! les premiers pionniers auront bientôt disparu du champ de travail; mais ils disparaîtront avec le ferme espoir que la charrue et la bêche ne resteront pas oisives et rouillées après eux, que des mains laborieuses et courageuses les reprendront et mèneront l'œuvre à bonne fin.

Certes, nous nous rendons compte des difficultés de la situation. Nous les voyons toutes, croyons-nous, mais c'est précisément parce que nous les voyons toutes, toutes avec leurs côtés faibles, que nous restons optimistes. En effet, le principal péril est dans l'indifférence religieuse et dogmatique des masses, dans l'absence des convictions religieuses en général: car, en conséquence de ce défaut, les superstitions grandissent, les erreurs les plus niaises pullulent; et la mentalité rongée par la superstition et par la niaiserie, se prête plus que toute autre à l'enrégimentation et à l'obéissance passive et aveugle: en sorte que plus le dogme décroît, plus la passivité des fidèles augmente. Or Rome exploite à merveille cette situation; elle enrégimente partout et organise sans cesse. On dirait même qu'elle augmente le nombre de ses faux dogmes et de ses dévotions superstitieuses pour hébéter davantage les intelligences et pour les ficeler d'autant plus étroitement. Lorsque les simples fidèles,

les femmes surtout, ont le cerveau vide d'idées et de doctrines sérieuses, lorsque ce ne sont plus que des machines à tout croire et à tout faire, alors elles se laissent tourner comme des manivelles par toutes les mains et dans tous les sens. C'est ainsi que les masses sont stylées et dressées contre nous et contre toutes les minorités croyantes qui ne transigent pas sur la vérité; c'est ainsi que nous sommes et que nous serons, longtemps encore, une minorité. Il faut en prendre son parti et comprendre les raisons inévitables de cet état de choses.

Mais il faut répéter sans cesse qu'en matière de religion et de conscience, les gros chiffres importent peu; ce qui est l'essentiel, c'est la vérité. Or, l'ancien-catholicisme est fondé sur la nécessité de chercher la vérité, de s'attacher à elle, de la défendre, de la faire briller et triompher: voilà pourquoi il est invincible. Tôt ou tard, il vaincra ou plutôt la vérité vaincra en lui. Qu'il diminue numériquement une année, il se relèvera l'année suivante. Sa vie est ailleurs. De cela, il n'y a pas à douter.

11° On le voit, chacun des actes de l'Eglise ancienne-catholique, chacune de ses entreprises est un acte de conscience. Née d'un sentiment du devoir et d'un profond amour de la vérité, l'Eglise ancienne-catholique ne s'est pas bornée à rejeter les faux dogmes du 18 juillet 1870, elle a rejeté tous les faux dogmes qu'elle a peu à peu découverts; elle n'en a épargné aucun, et elle n'en épargnera aucun. Toute vérité, au contraire, sera toujours accueillie par elle, d'où qu'elle vienne.

Et ce qu'elle a fait contre les erreurs romaines, elle l'a fait aussi contre les mesures disciplinaires inventées par Rome pour emprisonner les consciences et asservir les âmes. Eprise de liberté sainte autant que de vérité, elle s'est efforcée de rappeler à chaque homme, à chaque chrétien surtout, qu'il est avant tout une conscience et une raison, et qu'il doit, partout et toujours, agir en conséquence.

Cet enseignement austère a paru difficile au grand nombre. La plupart préfèrent réformer autrui, pour se dispenser de se réformer soi-même. De là le petit nombre des anciens-catholiques; on trouve plus commode de s'accorder toutes ses aises d'esprit et de conduite, sauf à en recevoir une absolution accompagnée d'indulgences commodes et presque gratuites. A quoi bon peiner à labourer son âme, à combattre ses passions, à

pratiquer des devoirs douloureux, quand on peut prendre le chemin d'à côté, si facile et si agréable? Et comme la société et la science progresseront toujours, il en résulte qu'il y aura toujours des devoirs nouveaux. Donc la tâche de l'ancien-catholicisme ne sera jamais remplie, puisqu'elle se renouvellera à toutes les époques. Sa destinée est analogue à celle du protestantisme et de toutes les réformes, qui est de se réformer toujours, suivant cette parole d'en haut *(Apoc.* XXII, 11): Justus justificetur adhuc.

En sorte que la vocation et la mission de l'Eglise ancienne-catholique semblent se dessiner toujours de plus en plus clairement. Par la force des choses, par la nature de ses visées et de ses aspirations, par la sévérité des devoirs qu'elle s'est imposés, elle doit se résigner, je crois, à n'être jamais qu'une petite Eglise, aussi longtemps du moins que le monde léger, frivole, peu soucieux de la vérité et de la conscience, préférera la religion superficielle et commode à la religion qui refuse de se tromper elle-même et qui refuse aussi de tromper autrui. L'ancien-catholicisme me semble être la pâte destinée à faire fermenter les esprits et les cœurs, à les réveiller de leur indifférence et à leur rappeler leur devoirs jusqu'en face de l'Idole vaticanesque. Il n'est pas besoin pour cela d'être une Eglise-colosse, ni de faire miroiter quoi que ce soit. « Le royaume des cieux, a dit le Christ, est semblable à du levain qu'une femme a pris et mis dans *trois mesures* de farine, pour faire lever toute la pâte[1]) ». Trois mesures, c'est très peu. On les trouvera toujours. Petite chapelle, si l'on veut; ni le nom, ni la dimension ne font rien à la chose. Port-Royal, non plus, n'a pas été très spacieux, et de plus il a été démoli. Mais celui qui l'a démoli n'a pas longtemps tardé à l'être aussi. Et il y a des ruines dont les pierres parlent toujours. On peut être démoli dans telle ou telle localité, et ne l'être pas dans l'histoire, et l'histoire est une voix: *defunctus adhuc loquitur*. Peu importe la façon dont on parle, pourvu qu'on dise la vérité. Jean-Baptiste, lui aussi, a crié dans le désert, et tout de même il a été entendu de ceux qui ont voulu l'entendre. Les missions les plus divines et les plus salutaires ne sont pas celles qui éblouissent les yeux et que les badauds acclament. Vain est le bruit des cymbales qui retentissent.

---

[1]) *Matth.*, XIII, 33.

J'espère qu'il y aura toujours assez d'anciens-catholiques pour ne pas faillir à cette mission des petites forces travaillant à de grands résultats.

J'insiste sur ce point, parce qu'il me paraît capital et de première nécessité. Il faut que nos adhérents et nos amis en soient bien convaincus. Oui, l'Eglise ancienne-catholique sera toujours peu nombreuse, par cet autre motif qu'elle est fondée sur la liberté d'esprit comme moyen de découvrir et de maintenir la vérité; or la liberté d'esprit sera toujours rare, parce qu'elle est très difficile à pratiquer, parce qu'elle ne va pas sans de grands sacrifices, et qu'elle ne peut se trouver que dans les élites. En outre, on voit par là comment et pourquoi la liberté d'esprit n'est pas propagandiste; elle rencontre dans les foules trop d'égoïsme, trop de paresse, trop de lourdeur et d'épaisseur pour y être à son aise; elle les fuit plutôt, ou si elle cherche à les mouvoir et à les émouvoir c'est toujours avec la volonté de leur laisser leur liberté d'esprit; de là une discrétion, une modération que le gros public prend pour de la froideur et pour un manque de dévouement. Les propagandistes agissent autrement: ils n'ont pas l'esprit d'analyse, ils ne ménagent personne, ils ne redoutent pas l'indiscrétion; ils marchent vite, parlent fort, poussent rudement et violemment, *et violenti rapiunt illud.* Ainsi se forment les grands nombres, par poussées et par blocs. Or, telle ne paraît pas être l'affaire des anciens-catholiques.

Nous avons appris par notre expérience personnelle et collective que toute réforme sérieuse ne se fait pas par un coup de baguette magique; mais qu'il faut longtemps expliquer, expérimenter et agir, pour convaincre, persuader, convertir, créer des habitudes nouvelles et durables. C'est pourquoi nous sentons la nécessité du courage et de la persévérance, et nous savons que plus nous serons entravés par les défenseurs des abus ecclésiastiques et des erreurs religieuses, plus Dieu et son Christ seront avec nous.

On a dit de l'ancien-catholicisme ce qu'on avait déjà dit, je crois, de Pasteur: « Il ne fera jamais rien parce qu'il s'attaque à l'impossible »! Impossible la réforme de la théologie irréformable, impossible l'union des Eglises à jamais séparées, impossible la lutte du pot de terre contre le pot de fer, impossible la victoire du faillible sur l'infaillible. Et cependant le pré-

tendu impossible est devenu possible; et il en sera de même des buts visés par l'ancien-catholicisme, ils seront atteints quand l'heure sera venue.. Plus encore que le génie, la religion est la patience. Nous avons celle-là, nous aurons aussi celle-ci.

Une de nos joies, qui est en même temps une grande tristesse, c'est que les événements nous ont donné raison, c'est que les prévisions que nous avons annoncées en signalant les erreurs et les prévarications de Rome, se sont réalisées avec une exactitude frappante, c'est que les périls que nous avons entrevus et que nous avons décrits, sont béants devant nous comme des réalités toujours de plus en plus menaçantes. Nous assistons ainsi à la consolidation de notre œuvre par l'épreuve du temps. Les ultramontains voudraient bien que nos écrits, nos démonstrations disparussent sous le vent de l'oubli; ils font tout pour qu'il en soit ainsi : non seulement ils les écartent et font silence autour d'eux, mais ils répètent en toute circonstance que l'ancien-catholicisme est mort et bien enterré... Et pourtant il est là, agissant et vivant, devant leurs yeux, qui se ferment pour ne pas le voir.

Nous leur avons dit que leur prétendue infaillibilité du pape n'était pas seulement une machine à fabriquer des décisions doctrinales, mais encore et surtout un engin politique pour imposer aux catholiques soumis les mots d'ordre du pape. Or Pie X, ou plutôt son secrétaire Merry del Val, est actuellement le chef actif et impérieux du parti politique ultramontain, en France surtout. Les preuves n'en sont que trop évidentes; et les évêques, simples préfets ecclésiastiques du pape, fonctionnent comme tels au vu et su du gouvernement qui, retiré derrière le paravent de la Séparation, ne voit rien et permet tout: le fameux Article IV ne légitime-t-il pas tout ce qu'il plaît aux évêques et au pape de faire?

Nous leur avons dit que, broyés dans l'étau de l'infaillibilité papale, les ecclésiastiques qui pensent et qui ont souci de la vérité ne tarderaient pas à découvrir les mensonges qui servent d'étais et de fondements aux faux dogmes romains, et qu'alors ils seraient forcés, de par leur sincérité, de rompre avec le dogme de l'infaillibilité et avec toutes les autres inventions romaines. Or, les ruptures sont là, qui crèvent les yeux; et l'on avouera que les excommuniés ne sont pas les moindres d'entre eux.

Nous leur avons dit qu'ils seraient bien obligés, bon gré mal gré, d'étudier un jour le fameux droit divin de la papauté, qui est la clef de voûte du système, et qu'alors ils en verraient tout le néant et toute la supercherie. Or c'est ce qui arrive. En Allemagne, le professeur Schnitzer vient de poser la question: Le Christ a-t-il fondé la papauté? Et il répond: *Non.* En France, un théologien catholique-romain, L. Sainte-Foy, vient de publier un volume intitulé: *De St. Pierre à Pie X*[1]. La démonstration est ferme[2]. Etc., etc.

Oui, certes, nous, anciens-catholiques, nous voudrions nous être trompés dans les jugements que nous avons portés sur et contre l'hérésie romaine. Mais la marche de la science et celle de la société les confirment avec trop d'éclat pour que nous ne voyions pas dans cet éclat l'approbation de la Providence.

12° Oui, certes, nous avons le sentiment que nous sommes dans la vérité, en répudiant toute papauté. D'abord, le Christ lui-même a déclaré qu'il ne doit exister aucun maître parmi ses disciples, et qu'il est, lui seul, leur docteur. Ensuite, St. Paul n'a connu, lui, aucune primauté de Pierre ni aucune papauté. Il s'est dit, lui et les autres pasteurs des âmes, ministres du Christ et dispensateurs des mystères de Dieu[3]; il n'a voulu, en cela, être jugé que par le Seigneur et non par un homme[4]. Il n'était que du Christ et de nul autre chef[5]. Il se disait justifié, ainsi que ses frères, non pas au nom du pape ni dans l'esprit du pape, mais in nomine Domini nostri Jesu Christi et in spiritu Dei nostri[6]. Il ne voulait être soumis à la puissance de personne[7]. Lui-même il n'avait pas de précepte à donner, pas plus qu'à en recevoir; celui qui commande dans l'Eglise, dit-il, c'est le Seigneur[8]. Soyez les serviteurs du Christ et non les serviteurs des hommes[9]. Et en parlant ainsi, St. Paul croyait qu'il avait, lui aussi, l'esprit de Dieu: puto autem quod et ego Spiritum Dei habeam[10]. Aucun, dans l'Eglise, ne doit s'élever

---

[1]) Paris, Nourry, in-12, 125 p.

[2]) Voir, dans la présente livraison, une notice bibliographique spéciale.

[3]) I Cor. IV, 1: Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.

[4]) Qui autem judicat me Dominus est. IV, 4.

[5]) Sicut et ego Christi. IV, 16.

[6]) VI, 11.

[7]) Sed ego sub nullius redigar potestate. VI, 12.

[8]) Præcipio non ego, sed Dominus. VII, 10,

[9]) Servus est Christi. Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum. VII, 22-23.

[10]) VII. 40.

au-dessus des autres, encore moins contre les autres: ut in nobis discatis ne unus adversus alterum infletur pro alio[1]). Les voies de Paul n'étaient que dans le Christ, et c'est là l'enseignement qu'il a répandu partout dans chaque Eglise: vias meas, quæ sunt in Christo Jesu, sicut ubique in omni ecclesia doceo[2]).

Donc Paul n'a connu et prêché que les enseignements du Christ. Les anciens-catholiques non plus n'en ont pas d'autres.

Nous sommes heureux de nous être soustraits aux erreurs et aux iniquités romaines, bien que cette liberté nous ait attiré les plus grossières injures. A les entendre, les romanistes sont, eux, les forts, les prudents et les nobles; nous, nous ne sommes que les *stulti,* les *infirmi*, les *ignobiles.* C'est ce que St. Paul disait déjà à ses accusateurs de Corinthe: tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc[3]).

Ce n'est donc pas dans l'incertain que nous avons couru, et ce n'est pas dans l'air que nous avons frappé nos coups. Nous pouvons l'affirmer avec St. Paul: « Ego igitur sic curro, non quasi in incertum; sic pugno, non quasi aërem verberans » (I Cor. IX, 26). Notre œuvre est précise. Nous savons ce que nous voulons et nous voulons ce que nous savons. Nos travaux n'ont pas pour but de défendre les erreurs d'une institution désormais vermoulue et incurable; notre érudition n'est pas en pure perte, toute destinée à la glorification d'un mortel prétendu immortel. Nous avons mieux à faire. C'est la vérité et la vérité seule que nous avons voulu démontrer, et que nous démontrons; c'est l'Evangile du Christ, et celui-là seulement, que nous prêchons et que nous défendons.

Avec nos maîtres dans la foi, nous avons été baptisés sous la nuée et dans la mer. Nous avons tous passé par les mêmes souffrances. Nous nous sommes tous nourris de la même nourriture et du même breuvage; non de la lettre qui donne la mort, mais de l'esprit qui vivifie. C'est là notre force: « Et omnes eamdem escam *spiritalem* manducaverunt, et omnes eumdem potum *spiritalem* biberunt: bibebant autem de *spiritali* consequente eos petra, petra autem erat Christus » (X, 2-5). Notre pierre à nous est le Christ et non un homme substitué dérisoirement au Christ même.

---

[1]) IV, 6. — [2]) IV, 17. — [3]) I *Cor.* IV, 13.

Les disciples de cet homme déclaré infaillible ont beau jouer des Ecritures à leur fantaisie et poser en réalistes et en littéralistes. Ce sont les Ecritures mêmes qui leur répliquent pour leur démontrer la futilité de leur littéralisme: « Hæc autem in figura facta sunt nostri, ut non simus concupiscentes malorum » (6). Leur « idolâtrie », nous l'avons repoussée: « neque idolatrae efficiamini, sicut quidam ex ipsis » (7). Le vrai Christ, nous ne l'avons pas tenté: « neque tentemus Christum ». Nous avons été fidèles à ses enseignements spirituels, sachant qu'il était lui-même l'esprit de Dieu, l'esprit de sagesse et de vérité: « hæc autem omnia in figura contingebant illis: scripta sunt autem ad correptionem nostram, in quos fines sæculorum devenerunt. Itaque qui se existimat stare, videat ne cadat » (11-13). Nous sommes avertis par St. Paul même. C'est lui qui nous recommande de fuir le culte des idoles: « propter quod carissimi mihi, fugite ab idolorum cultura: ut prudentibus loquor, vos ipsi judicate quod dico » (14-16). L'idolâtrie romaine est aujourd'hui en pleine lumière; il faudrait être aveugle pour ne pas la voir et ne pas la palper.

Les chrétiens qui veulent rester fidèles au « spiritualisme universel » ou au « catholicisme spirituel » — car c'est tout un — ne peuvent se méprendre. L'ancien-catholicisme qui leur fait appel est celui que l'ancienne Eglise a connu et pratiqué, celui-là même qui éclate à toutes les pages des Evangiles et de St. Paul.

13° Bref, trois choses sont claires et restent comme trois pierres d'attente:

Premièrement, l'Eglise ancienne-catholique existe malgré l'indifférence des libres-penseurs, et elle résiste à Rome malgré la lâcheté des masses romaines soumises. La tactique de Rome et de ses séides est de faire croire que l'Eglise ancienne-catholique a disparu depuis longtemps; que si elle est modeste, tranquille, silencieuse dans ses travaux, c'est qu'elle ne compte pas. De fait, on ignore ses travaux, on se garde bien de les réfuter, et cela pour plusieurs raisons, surtout pour ne pas leur faire de réclame, comme si la vérité avait besoin de réclame! La vérité se fera jour à son heure; les meilleurs germes ne germent pas avant le printemps. Attendons le printemps.

Secondement, certains catholiques-romains, plus ou moins matamores, gourmandent les anciens-catholiques et les modernistes, sous prétexte que ni les soumis ni les révoltés ne sont

des apôtres. Ces matamores réclament des apôtres, comme si l'on pouvait être apôtre au milieu des masses indifférentes qui se bouchent les oreilles pour ne pas entendre! Ces matamores, qui gémissent et critiquent, auraient-ils été autre chose que des fuyards, si on les avait menés au combat contre Rome? N'auraient-ils pas été les premiers à traiter de Don Quichottes les apôtres qui les auraient mis dans la nécessité de payer de leurs personnes? On les a vus à l'œuvre maintes fois: grands parleurs pour réclamer une religion nouvelle et grands farçeurs pour n'en pratiquer aucune. Tels qui jettent la pierre à autrui, ne crient si fort que pour dissimuler leur torpeur.

Troisièmement, les anciens-catholiques n'ont pas essayé de libéraliser l'Eglise *romaine* comme MM. Loisy, Tyrrell et Murri auraient voulu le faire. Nous savions d'expérience que cette transformation est impossible, et qu'on ne peut annihiler la hiérarchie romaine qu'en lui résistant et qu'en faisant le désert autour d'elle. Donc, nous n'avons pas fait appel à cette Eglise. Au contraire, nous avons fait appel contre elle, en signalant aux clairvoyants les engins politiques dont elle dispose, ainsi que les éléments dissolvants qu'elle recèle au profit de l'irréligion, du scepticisme et de l'obscurantisme.

Si les Eglises indépendantes de Rome ne nous ont pas suffisamment compris, c'est que l'heure de l'intelligence et de l'union n'est pas encore venue. Elle sonnera, nous en avons la ferme conviction. Nous l'attendons et, sous notre tente, nous restons fidèles à cette grande cause. Les matamores susdits qui ne comprennent pas que réunir en une grande force chrétienne les Eglises dispersées et épuisées dans leur isolement, est une œuvre supérieurement religieuse, donnent la preuve que leurs griefs ne sont que de vaines récriminations.

L'union des Eglises ne peut être qu'une œuvre de vérité et de fraternité: de *vérité,* donc de clarté et de conviction, sur les ruines des fausses théologies; de *fraternité,* donc aussi d'abnégation et de modestie en présence de tous les frères, non pour la glorification de telle ou telle Eglise particulière, mais pour la sanctification de toutes en Dieu et par le Christ. Or ce but ne semble pas près d'être atteint. A chaque Eglise de se préparer. L'Eglise ancienne-catholique, qui a pris l'initiative de cette grande œuvre, ne faillira pas à son devoir.

E. Michaud.